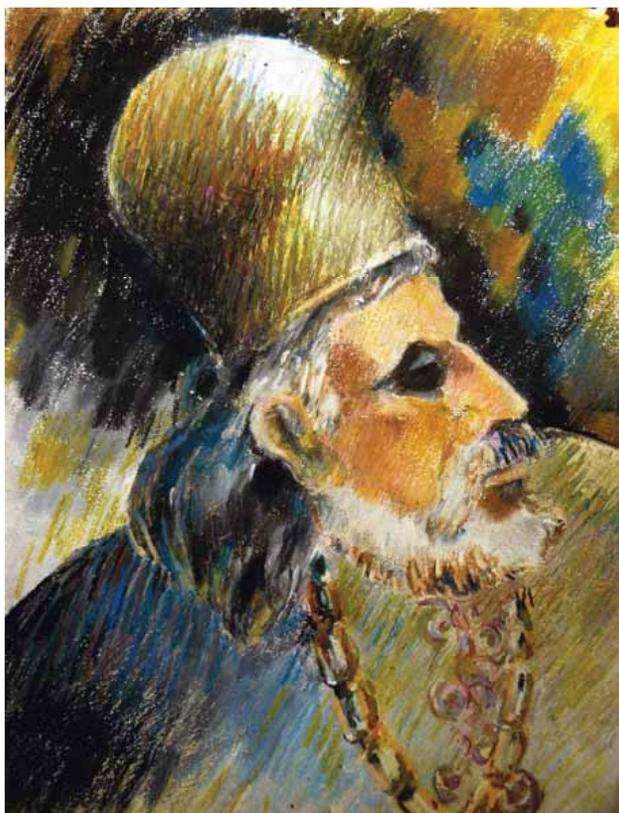


57 : ARGENT, CULTURE,
VANITE, NAÏVETE
(LA RÉALITÉ DÉPASSE LA FICTION)



Mage iranien croisé à Chiraz

Il était une fois un vieux fermier au pays du Soleil levant, Shino san, dont les terres surplombaient la mer qui s'étend au sud de Kyushu, principale île du Japon. La côte forme là une superbe et vaste baie.

Ce lieu s'appelait Shirahama, ce qui signifie « plage blanche » ; plus au sud se dressait une île assez grande, Shikoku, suivie d'un chapelet de petites îles de plus en plus tropicales.

La terre de notre paysan était pierreuse et très pauvre ; c'est pourquoi il en possédait, fait rarissime au Japon, une surface appréciable.

Ce brave homme avait un fils et décida, se saignant aux quatre veines, de le faire entrer à l'université.

Le garçon n'était pas sot et son père en était très fier.

C'est ce fils, Shino san, que j'avais rencontré au cours d'un passage à Tokyo. C'était alors un homme mûr et richissime, car la baie de Shirahama s'était révélée le lieu idéal pour y construire un port qui permettrait d'assurer les échanges avec les îles plus au sud. Une ville importante avait donc surgi de terre, et les pierres s'étaient transformées en or.

Le vieux père finit par mourir, comme Ulysse en son temps, « plein d'usages et raison ».

Son fils ne perdit pas la tête pour autant; il avait acquis une solide culture, et un intérêt aussi marqué pour l'art que pour l'argent. Il me disait être capable de reconnaître 30 000 caractères chinois, ce qui était probablement vrai, et très remarquable. Il se contenta, dans un premier temps, de se faire construire une maison des plus traditionnelles, mais beaucoup plus grande que celle de son père, et naturellement beaucoup mieux équipée. Elle se dressait un peu plus bas que l'ancienne, sur la pente de la colline. Quant à la vieille ferme, elle restait désormais presque toujours fermée, mais religieusement entretenue, car gardienne de l'âme des ancêtres.

Shino San nous avait invité chez lui et nous avait convié à une cérémonie du thé, en l'honneur de son père, et des souvenirs qui planaient sur ces lieux ; puis nous entreprîmes de gravir la colline.

Des arbres commençaient à pousser autour de la vieille ferme, visitée surtout par les faisans et les cerfs que nous dé-

rangions en montant. Shino San avait fait par ailleurs une donation importante à un temple shintoïste situé à quelques kilomètres. Ce temple était depuis des générations celui que vénérait sa famille, et il tenait à maintenir la tradition. Il nous invita à l'y accompagner et à brûler quelques bâtons d'encens devant les tablettes de ses ancêtres.

Il nous avait logé, ma femme et moi, dans un rïokan luxueux, le meilleur de Shirahama. Il nous y offrit un dîner somptueux, digne du personnage qu'il était devenu. Je n'ai jamais oublié la beauté du plat principal : deux grosses langoustes recouvertes comme par un filet confectionné à partir d'un navet, déroulé en lame de fine épaisseur et découpé avec dextérité, puis étendu sur le tout. Buvant le meilleur des sakés, nous plongeons là au plus profond du Japon, celui des anciens seigneurs et des samourais. Ce plat, si beau et si délicieux était une véritable œuvre d'art.



*Dieu de la richesse rayonnant d'autosatisfaction
(Japon)*

J'appris au cours de la conversation que Shino San était propriétaire, en plus de sa maison, d'une compagnie de navigation assurant les liaisons entre Shirahama et les îles du sud. Il possédait de même la compagnie de taxis de la ville. Il avait créé un musée riche d'antiquités chinoises et japonaises. Il possédait enfin - ce qui représentait, dans ce pays au terrain si rare, un capital fabuleux - deux golfs, l'un dans cette région et l'autre en construction au nord du Japon ; il était de plus propriétaire d'un journal assez important. J'appris enfin qu'il avait construit un zoo au bord de la mer :

nous reparlerons de tout cela.

Ce personnage, qui nous avait pris en affection, n'était naturellement pas sans connaître ma situation ni mes relations amicales avec le président du plus important groupe de grands magasins au Japon ; il estimait donc qu'il pourrait avantageusement m'ajouter à la liste de ses relations honorables, les étendant à Paris où il allait assez régulièrement. Il avait soigneusement appris quelques expressions françaises, pour nous impressionner, comme « allons-y ! », qu'il répétait avec enthousiasme et sans accent !

Shino San se faisait toujours accompagner de sa fille unique que nous aimions beaucoup ; il lui avait fait épouser un homme essentiellement destiné à lui faire quelques enfants ; le garçon avait été promu Directeur de la Compagnie de taxis et on ne lui demandait, outre ses obligations conjugales, que de la gérer correctement. Le mari avait par ailleurs été invité au moment de son mariage à changer son nom de famille contre celui de son beau père, afin de préserver la mémoire de cette famille montante.

Nous n'avons pas oublié le large sourire, la simplicité et la discrétion de cette jeune femme. Elle assurait la sécurité et le confort de son père dans tous ses déplacements ; elle est morte, hélas, prématurément.

C'est au cours de ces relations régulières et sympathiques que Shino San se mit à nous faire quelques requêtes inattendues. Après nous avoir fait visiter son golf le plus proche, il insista pour nous faire comprendre combien il aimait la France ; c'est ainsi que les trous de ce golf avaient reçu des noms charmants, du genre « mignonnette rose », « fesse couleur d'aurore », « passion inaltérable » etc. Il m'en présenta cérémonieusement une liste après la visite, me demandant si ces noms ne comportaient pas de fautes d'orthographe. Il y en avait. Concernant le choix des noms, je suggérai avec précaution quelques aménagements, mais pas trop.

Un peu plus tard il m'annonça fièrement qu'il était en train d'achever son deuxième golf, qu'il souhaitait appeler « Saint François Xavier » ; c'est là qu'il me demanda, le plus sérieusement du monde, si, en reconnaissance de son œcuménisme, je ne pourrais pas aller à Rome, tous frais payés bien

entendu, pour demander au Pape d'être le parrain de sa nouvelle opération : il souhaitait donc que j'aie l'inviter de sa part pour venir inaugurer et bénir sa nouvelle entreprise. Il faut savoir que j'en étais arrivé, malgré moi, au point où les japonais croyaient fermement à mon influence sans limite ; je lui expliquai que le Pape bénissait de préférence les nouveaux lieux de culte. Shino San fut fort surpris de me voir rencontrer la moindre difficulté.

Quand Shino San venait à Paris il me consultait sur ses achats, sans m'écouter toujours d'ailleurs. C'est ainsi qu'il acheta dans une vente chez Drouot, l'estampe japonaise la plus chère du monde : ceci essentiellement pour en diffuser la nouvelle, au Japon, dans son propre journal et éblouir ses amis. Il décida aussi en ce temps là de construire un golf près de Paris ; je savais qu'il n'aurait jamais l'autorisation de le faire sur le lieu choisi, qui jouxtait la Forêt de Fontainebleau ! Il fit quand même l'achat et en effet ne put jamais obtenir le permis de construire. Alors il décida de ne plus payer les impôts fonciers correspondants ; je reçus longtemps des réclamations téléphoniques de son notaire désespéré, et les rappels du fisc. Rien de tout cela ne me concernait, mais ces personnes avaient appris mes relations avec Shino san. Shino san est mort depuis longtemps avec ses caprices et son rêve non réalisé.

J'ai déjà évoqué son parc zoologique à Shirahama ; nous étions allés nous y promener ; c'était un lieu adoré des enfants japonais, car peuplé entre autres de ravissantes otaries blanches.

Shino san, lors de ses passages parisiens, avait aperçu ma collection de coquillages, résultats de mes aventures sous-marines autour du monde. Il m'avait fait un jour une remarque qui m'avait paru curieuse, mais à laquelle je n'avais guère prêté attention ; il m'avait dit : « Comme une otarie ferait bien au milieu de vos souvenirs de mer ». Je lui avais répondu courtoisement : « Comme vous avez raison ! ». Quelques mois plus tard arrive à mon bureau un appel des douanes d'Orly ; je demande de quoi il s'agit : « Votre présence est indispensable », me dit le préposé aux douanes. J'envoie d'abord notre chauffeur qui revient un peu éberlué. « Vous avez

reçu une otarie empaillée, et en ce moment, comme vous le savez, il y a beaucoup de camouflages concernant les trafics de drogue ». Je me souviens soudain de la dernière remarque de Shino san. J'appelle les douanes et leur raconte l'histoire. Les douaniers avaient déjà transpercé la pauvre bête de toutes parts, non sans précautions je dois dire. Rassurés, ils libèrent finalement l'otarie. Elle arrive bientôt chez moi, avec ses yeux langoureux et ses longs cils. Tout cela me paraît sympathique. Je dispose l'animal dans notre vestibule, ce qui plaît moyennement à ma femme. Quelques jours plus tard, j'offre à l'otarie une promotion, en la déplaçant dans le salon, sur le grand divan bleu qui me paraissait mieux symboliser la mer, et faire plus « grand large ». Ma femme accepte, mais



Coupe de laque représentant une bourse bien remplie, trouvée dans un marais submergeant un temple abandonné à Kagoshima

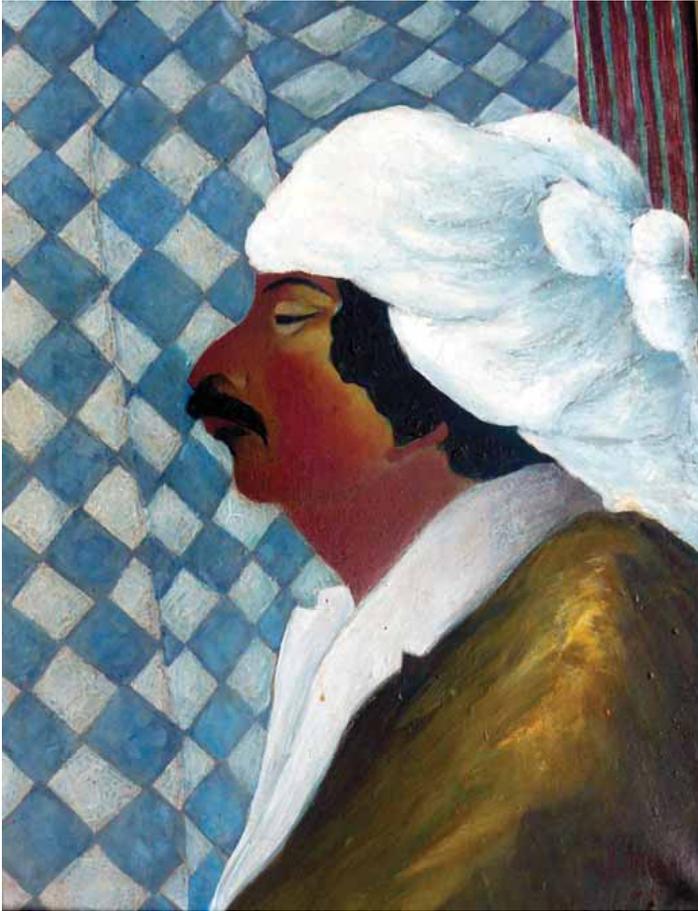
reste réservée. Quelques mois plus tard, nouvelle visite de Shino san, à Paris, tout heureux de voir son animal à l'honneur. Il nous explique que le jeune mari de notre otarie est mort de chagrin à la suite de la disparition de son épouse adorée : la malheureuse avait été étouffée par les chewing-gum lancés sans mesure par les jeunes visiteurs du zoo.

Nous présentons nos vives condoléances en apprenant cette émouvante illustration de fidélité conjugale. Shino san se tourne tout sourire vers ma femme : « Ne voudriez-vous pas réunir ce couple brisé ? ». Ma femme, un peu embarrassée, s'excuse avec autant de politesse que de fermeté, mais elle se montre inébranlable. Shino san ne se démonte pas : « Mais, madame Treuille, la situation est si triste ; la fidélité de ces animaux n'est-elle pas émouvante ? Comprenez que le mari s'est laissé mourir de

faim par désespoir, ne pourriez-vous aider à les réunir pour toujours ». Ma femme reste aussi courtoise qu'inflexible. En ce qui me concerne, l'attendrissement me gagnait ; j'aurais bien dit oui, mais cela ne justifiait pas une scène de ménage.

Notre cher ami, Shino san, est mort peu d'années après, malgré les injections de moelle de buffle qu'il se faisait faire régulièrement; il nous avait dit que ce traitement coûteux était réputé pour reculer le grand départ au Nirvana.

« Allons-y ! » nous avait-il encore dit, mais allons-y le plus tard possible.



Yéménite au café